

Pier Paolo Pasolini

# Je suis vivant

Traduit de l'italien  
par Olivier Apert et Ivan Messac

Postface de Leonardo Sciascia

**NOUS**

MMXXII



## Petite Préface Pasolinienne

1

Le visage de Pier Paolo Pasolini m'a toujours fait peur.

Et si j'évoque cela, c'est en contre-hantise de l'Hydro-base d'Ostie, quand en décembre 1975 le visage de Pasolini, à coups de planches, fut presque broyé, et que Pelosi déclara à la police que Pasolini, sans lunettes cette nuit-là, lui aurait fait peur.

La mort de Pasolini m'a toujours fait peur.

2

Pour accompagner les présents poèmes de *Dal Diario* (titre original du livre), la lecture de l'autobiographie lapidaire et inachevée *Poeta delle ceneri* n'est pas vaine :

J'ai été un « poète de sept ans »  
— comme Rimbaud — mais seulement dans la vie.  
Maintenant, dans un village  
entre la mer et la montagne,  
où éclatent de grands orages,  
l'hiver il pleut beaucoup,  
en février les montagnes apparaissent  
claires comme du verre,  
juste au-delà des branches humides,  
puis naissent les primevères inodores  
sur les fossés,  
l'été, les parcelles, petites, de maïs  
alternant avec celles vert sombre de luzerne  
se dessinent contre le ciel pastel  
comme un paysage mystérieusement oriental.

On y retrouve Casarsa, le village natal de Susanna, la mère adorée (et donc le conflit avec le père vaguement fascisant) : « la chose la plus importante de ma vie a été ma mère », et la douloureuse présence de Guido, le frère mort en 1945, « partisan tué par d'autres partisans, communistes ». Tout un arrière-plan assez dramatique qui vient tendre le tableau du paysage comme un châssis le ferait d'une toile virginale

mais non immaculée. Comme l'écrit P. P. P. dans *Qui je suis* : « en février les montagnes apparaissent / claires comme du verre », « l'été, les parcelles, petites, de maïs / alternant avec celles vert sombre de luzerne / se dessinent contre le ciel pastel / comme un paysage mystérieusement oriental [...] ». »

*Clarté, mystère* : voilà sans doute les deux maîtres mots de *Je suis vivant* : clarté de la campagne, de l'air, de la fontaine de Vinchiaredo, des nuages, du ciel, du son, du mois d'avril, des stridences des hirondelles ; à quoi inextricablement se mêle le mystère des nuits, de la famille privée de mémoire, de l'odeur des champs impubères, de la secrète solitude, de l'ombre de la Carnia, du cri, de la conscience, du triste crépuscule, du lit impur, du son de cloche obsédant, de la nostalgie du péché, du miroir —————

Clarté & mystère ensemble, et non pas dispersés ou alternés au fil des poèmes mais éprouvés ensemble dans l'évocation d'un même poème. La limpidité cristalline, parfois jusqu'à l'aveuglement, du paysage, la limpidité trop cristalline exacerbe les nerfs, la vision au point de jeter la perception au sein d'un désarroi solitaire, obscur tréfonds où la sueur du péché — le sentiment de la faute — sculpte de fantômes inaccomplis les draps du lit désert —————

Comme il est étonnant de bien considérer que ce livre s'est écrit en 1945 et 1947, entre vingt-trois et vingt-cinq ans : tant de nostalgie l'irrigue déjà — ce terrible sentiment que les émotions une fois vécues ne s'éprouveront plus jamais; qu'il est définitivement vain de revenir sur les lieux aimés; qu'à leurs places, un désert étendra son empire; que la mort des sensations neuves est consommée. Et pourtant! Il suffit une (autre) fois du cri d'un enfant pour saisir cette émotion profonde, incomparable, qui se traduit d'un mot : « je suis vivant ». Alors c'est tout un monde qui renaît : monde mythologique des jeux antiques et de l'enfance remémorée.

### 3

On ne pourra pas ne pas être admiratif face à l'élégante simplicité des poèmes de *Dal Diario* : par un vocabulaire sobre et volontiers récurrent hanté de quelques myèmes de l'enfance (tels ce rossignol — mot qui rappelle les premiers vers initiés par la mère; ou encore les grillons, sentencieux et sarcastiques); par un usage inhabituel de l'interrogation posée comme une affirmation ouverte sur l'attente et le doute,

Pasolini réussit à créer ce subtil et presque impalpable malaise de l'être simultanément attiré et rejeté par un univers, son univers, familier & étranger, un univers trop cristallin pour n'être pas étouffant; trop connu pour n'être pas menaçant. Rarement, la fusion se produit —, persiste le plus souvent l'impression qu'une vitre s'interpose entre le poète et la nature *signifiante* (on est loin ici de l'effusion romantique ou nordique) : il y a trop de violence, trop de réalité dans cette nature que déchire heureusement le son lointain d'un autocar ou d'un avion, dont les vrombissements « enchanteurs » brisent un instant la vitre du silence, comme la nuit la mouche vient le rayer —————

Revenant sur les traces de l'ancien festin, pour le dire comme Rimbaud dont la lecture fut une révélation, Pasolini ne découvre — par la cruelle véracité du miroir « où je regarde en connaisseur/le déclin de mon visage » — que la loi précoce du Temps. Certains diront qu'il s'agit là d'une obsession proprement homosexuelle au mieux, au pire d'un regard de gigolo : nous pencherons plutôt pour une naturelle et atroce attention aux signes de la mort (laquelle attention, *ovviamente*, n'a rien à voir avec la récente préoccupation du corps masculin autorisé, sommé par l'air du temps à paraître

beau pour convaincre). Certains les guettent au-delà du miroir qui renvoie les rides du front qui tôt apparaissent pour, sans trop se prononcer, ne plus disparaître. Métaphore de la virginité perdue? Voici le quasi-début de *Qui je suis* :

J'ai donc quarante-quatre ans, que je porte bien (et même hier, deux ou trois soldats, dans un bosquet à putain, m'en ont donné vingt-quatre — pauvres garçons qui ont pris un enfant pour quelqu'un de leur âge).

Dialectique anxieuse de Pasolini : lui le plus âgé n'est qu'un enfant comparé aux petits jeunots des bosquets... Antique séparation de l'être intérieur et de l'apparence que le miroir incarne et creuse impitoyablement : le sentiment profond que l'on a de soi — autrement dit le *réel* — ne coïncide jamais avec la *réalité* de l'image que l'âge aggrave : l'âme peut rester pure au fur et à mesure que le corps se corrompt. Pasolini ne le sait que trop, en souffre terriblement traquant au miroir cette corruption des traits que l'âme dénie tandis que le regard identifie chez l'autre la flétrissure et l'avilissement des cœurs —————



Il serait naïf de s'étonner qu'entre vingt-trois et vingt-cinq ans (et bien avant), l'on traque les signes de la mort : ce sont les premières marques qui comptent : elles apprennent que l'état de jeunesse ne saurait être éternel et que la séduction du même (l'état de jeunesse) sera de moins en moins évidente : telle est du moins l'illusion négative de l'âge qui dès lors, dans les moments de nostalgie, se fixe sur la considération de son propre passé :

[...] le lit sans fantômes, nu  
auquel la lumière crue,  
donne des blancheurs de plâtre, et que ta voix  
raccroche au passé.

OLIVIER APERT



Du journal

Per i cigli assolati e il consueto  
silenzio della candida campagna  
cullo una solitudine mortale  
nel mortale mattino; che da sempre  
imbianca col suo lume i vivi campi.  
Ma in quel lume monotono (o io sogno)  
scorre un filo di vento; e accende oro  
tra le fronde di frassini remoti.  
Che cosa attendo? Nulla che non sia  
in questo spazio aperto a cui sono volto,  
questo esteso deserto, questo lume  
fuori di me, tutto il mio sogno, fino,  
non oltre, l'orizzonte... Tutto è muto.  
Grida un fanciullo, sogno?, grida o canta,  
grida nei muti campi, sono vivo,  
grida un fanciullo.

Sur le bas-côté ensoleillé dans le silence  
habituel de la blanche campagne  
je me berce d'une solitude mortelle  
dans le mortel matin, qui depuis toujours  
blanchit de sa lumière l'intense campagne.  
Mais sous cette lumière monotone (ou je rêve)  
souffle un filet de vent, et l'or s'enflamme  
dans les frondaisons des frênes lointains.  
J'attends ? Nulle chose  
dans cet espace ouvert auquel je fais face  
ce vaste désert, cette lumière hors de moi,  
rien que mon rêve jusqu'à l'horizon,  
pas au-delà... Tout est muet.  
Un enfant crie, je rêve ?, crie ou chante  
il crie dans la muette campagne, je suis vivant,  
un enfant crie.

Vicina agli occhi e ai capelli sciolti  
sopra la fronte, tu piccola luce,  
distratta arrossi le mie carte.  
Adolescente ardevo fino a notte  
col tuo smunto chiarore, ed era strano  
udire il vento e gl'isolati grilli.  
Allora, nelle stanze smemorati  
dormivano i parenti, e mio fratello  
oltre un sottile muro era disteso.  
Ora dove egli sia tu, rossa luce,  
non dici, eppure illumini; e sospira  
per le campagne inanimate il grillo;  
e mia madre si pettina allo specchio,  
usanza antica come la tua luce,  
pensando a quel suo figlio senza vita.

Dans mes yeux, et mes cheveux  
en bataille sur le front, toi petite lumière,  
insouciante tu rougis mon papier.  
Adolescent je me consumais des nuits entières  
en compagnie de ta faible lueur, et c'était étrange  
d'entendre le vent, les grillons solitaires.  
Alors, dans les chambres, la famille  
privée de mémoire dormait, et mon frère  
restait étendu de l'autre côté de la cloison.  
À présent où qu'il soit, toi rouge lumière  
sans rien dire, tu illumines, et le grillon  
soupire dans les campagnes inanimées ;  
et ma mère se coiffe au miroir,  
ancienne coutume comme ton éclat,  
en pensant à son fils sans vie.

Mia madre quasi giovinetta, china  
sulla Livenza, raccoglie una primula  
eretta, estranea... I Mori, da Sacile,  
rintoccano nell'aria tutta pura,  
l'ora meridiana... E il fresco peso  
della mia camicia di fanciullo,  
la nube indefinita nell'azzurro,  
l'odore come un urlo silenzioso,  
dei campi impubi... Tutto mi si avventa  
col volo della rondine nei sensi,  
e qui, snervato sopra l'erba, ancora  
di me resta solo il mio cuore vivo.



Ma mère si jeune encore, sur les bords de la Livenza  
cueille une primevère  
dressée, étrange... Les Mori de Sacile  
font sonner dans l'air très pur  
l'heure méridienne... Et le poids léger  
de ma chemisette d'enfant,  
le nuage informe dans le ciel bleu,  
l'odeur des champs impubères  
comme un cri silencieux... Tout se précipite sur moi  
comme le vol d'une hirondelle.  
Et là dans l'herbe, inanimé, une fois de plus  
il ne reste de moi qu'un cœur palpitant.